

Je veux garder l'idée
de l'instant, ce qui se
passe « instamment »,
qui va arriver.

- Lazare -

Cœur instamment dénudé

TNS Théâtre National de Strasbourg

Saison 21-22

Entretien avec Lazare

Pour écrire *Cœur instamment dénudé*, tu t'es inspiré du mythe de Psyché qui trouve son origine dans *Les Métamorphoses* d'Apulée [écrit entre 160 et 180]. Peux-tu parler de ce mythe originel ? Qu'as-tu voulu en conserver ?

Dans la première partie de *Cœur instamment dénudé*, j'ai gardé l'ossature du conte : Psyché, une jeune fille est le centre rayonnant de toutes les attentions – à tel point que la déesse Vénus se sent éclipsée, en devient folle de jalousie et demande au dieu Cupidon, son fils, de lui décocher une flèche pour la rendre amoureuse du type le plus abominable. Mais Cupidon tombe lui-même amoureux de Psyché, alors avec la complicité du vent Zéphyr, il l'enlève pour l'emmener dans un palais magnifique, en cachette de sa mère. La nuit, Cupidon, invisible, rejoint Psyché et elle ne doit jamais chercher à le voir ni à savoir qui il est. Bien qu'émervillée par toutes les splendeurs mises à sa disposition, Psyché commence à s'ennuyer et souhaite revoir sa famille. Ses sœurs arrivent

à la convaincre que cet amant invisible n'est rien d'autre qu'un monstre, un serpent : il faut le démasquer et le tuer. Une nuit, Psyché enfreint l'interdiction, elle éclaire Cupidon, découvre le visage de l'amour, mais sa lampe coule et de l'huile brûlante se déverse sur l'épaule du dieu, qui s'enfuit fâché... laissant la pauvre Psyché blessée d'une flèche dans le cœur.

Donc, dans le mythe comme dans la pièce, il est question du désir, de l'amour, de sa brutalité quand il nous atteint. Il est question de sa puissance d'enseignement : le véritable amour est à la fois invisible, imprévisible et capable de nous faire voir le monde autrement. C'est un bouleversement profond.

J'ai gardé les éléments du conte parce que j'aime la dimension fantastique, j'aime qu'il soit aussi question de la puissance d'assujettissement des dieux sur les humains. Mais *Cœur instamment dénudé* est une réécriture du mythe qui parle avant tout de notre monde : aujourd'hui, par quoi sommes-nous assujettis ? Quels sont les nouveaux dieux que nous subissons mais aussi que nous créons nous-mêmes ?

Peux-tu parler, justement, de cette réécriture, notamment au travers des personnages ? Que représente pour toi Psyché ?

Ma Psyché est différente de celle d'Apulée. Dans le conte antique, c'est une jeune fille qui subit tout ce qui lui arrive, elle est entièrement gouvernée par les autres. Dans *Cœur instamment dénudé*, Psyché est devenue un personnage kafkaïen, dans le sens où elle réfléchit beaucoup, elle pense le monde – y compris celui à venir, sa violence. Elle a du mal à parler et agit de manière « sociable » parce qu'elle est cernée de questionnements. Psyché est une héroïne comme Prométhée est un héros qui apporte le feu aux humains, avec sa lampe elle va traverser le monde mystérieux et sacré des divinités, les souterrains des enfers.

Psyché de *Cœur instamment dénudé* vient casser le conte en quelque sorte. Comme Heiner Müller peut venir casser un mythe pour l'ausculter de l'intérieur. Psyché va chercher à éclairer son inconscient. Il y a en elle un caractère révolutionnaire. La figure de Louise Michel enfant m'a beaucoup travaillé. Née enfant illégitime d'une gouvernante, elle fut éduquée par ses grands-parents, des aristocrates fauchés, érudits, héritiers des Lumières et passionnés de musique. Dans ses mémoires, Louise Michel raconte qu'à l'âge de treize ans, son grand-père lui fait lire attentivement *L'École des femmes* de Molière – l'histoire d'une enfant mise à l'écart de la société par un homme qui veut l'épouser.

Quand des vieux prétendants se présentent pour la demander en mariage, bien que très jeune, Louise Michel est « armée » et capable de dire « je ne serai pas ta chose ». Cela m'a touché, et le début de *Cœur Instamment dénudé* s'inspire de la pièce de Molière et de cet épisode de la vie de Louise Michel. Dans le récit originel, Psyché, à son retour des enfers, serait détentrice du flacon de l'éternelle beauté. Dans ma version, elle se met en quête de la disquette de l'éternelle mémoire. Chez les Grecs, quand on faisait quelque chose de fort, de beau, on voulait l'inscrire dans la mémoire. J'aimais cette idée que la beauté ne soit pas qu'un attribut physique.

Et comment vois-tu Vénus, pour qui Psyché incarne la rivale qu'il faut détruire ?

J'ai une immense tendresse pour Vénus, qui incarne l'idée que nous puissions être possédés par des forces qui nous dépassent. On peut la voir comme la « méchante » de cette histoire, mais ce n'est pas si simple.

Vénus qui porte en elle la puissance magique du désir et veut rester dans les yeux des amants, sent que Psyché va prendre sa place : la poésie va disparaître face à la flamme de la lumière et de la compréhension, qui peut consumer les êtres.

« On peut être
emprisonné par
notre narcissisme
ou notre amour,
cette question
traverse la pièce. »

Vénus, c'est une figure ancienne, qui a eu un rôle d'intercesseur entre l'humain et ses émotions trop grandes. Elle sent venu le moment où elle va être remplacée par Psyché – on pourrait dire qu'elle pressent l'arrivée de Freud et la psychanalyse! Psyché a besoin de chercher, de tout comprendre. Faut-il vouloir tout comprendre? Psyché va voir le visage de son amant, elle va découvrir la vérité, découvrir qui est l'être qu'elle aime, ou plutôt le dieu. Mais qui sait quel autre visage se trouve derrière celui qu'elle voit? Le royaume de la clarté est aussi un leurre. Aujourd'hui, on est envahis de discours sur la « clarté », mais qu'est-ce que ça signifie?

Dans ce combat entre Psyché et Vénus, je ne veux pas trancher. Ce serait trop simple de penser que Vénus est une déesse qui abuse de ses pouvoirs face à une Psyché rayonnante de jeunesse qui incarnerait la beauté de la modernité. Pour te donner un exemple concret, Vénus pourrait être une actrice qu'on ne voit plus sur scène parce qu'elle ne serait plus à la mode, son phrasé issu d'un courant passé du théâtre ne conviendrait plus, pas assez fraîche et jeune, elle n'aurait pas sa place dans les écritures contemporaines privilégiant les thématiques d'actualité à la poésie.

Ce monde archaïque, faut-il le faire disparaître, vouloir tout éclairer, tout mettre à jour? Faut-il

abolir le mystère de l'existence et sa puissance au profit d'une science porteuse d'un progrès qui, au final, peut nier et empêcher toute liberté? La question de la modernité, de la technologie, de son pouvoir sur les êtres rejoint celle de l'amour : est-ce une liberté ou une prison?

Et notre Vénus, c'est aussi une mère en train de perdre son ascendant sur son fils. Elle est prise à son propre piège quand elle demande à Cupidon d'envoyer une flèche pour que Psyché s'entiche d'un idiot. C'est son fils qui se blesse et tombe follement amoureux, au point de lui désobéir. Vénus peut être celle qui enferme : on peut être emprisonné par notre narcissisme ou notre amour, cette question traverse la pièce.

Ce personnage de Cupidon, son fils, comment l'as-tu abordé?

Cupidon est celui qui tire la flèche de l'arc-en-ciel, qui atteint en plein corps et vient imposer l'amour. Il tend son arc, atteint sa cible et, d'emblée, c'est un spectacle : des drames, des catastrophes, des joies, des bonheurs... Cupidon, c'est une pulsion, pas un être humain. C'est une puissance, une passion qui se déchaîne, qui n'a pas de rebord, qui surgit à l'improviste, qui tisse les nuances de l'arc-en-ciel dans les airs, qui vient amener la couleur dans

une vie. Cupidon peut amener l'horreur comme la couleur. Il n'est pas un homme, mais un dieu, une force – comme sa mère, Vénus.

Cupidon, qui n'est habituellement jamais atteint par l'amour, est un éternel enfant qui va, tout à coup, essayer de devenir grand pour plaire à Psyché. Il met tout en place en cachette de sa mère, il se rend invisible pour séduire Psyché – Zéphyr, le vent, l'aide –, il l'attire au « Palais sensuel », endroit qui appartient à Vénus – dans le conte, c'est le « Palais des chimères ». Psyché sort de sa banlieue et va découvrir un monde de richesse, où tout est sublime, voluptueux.

La question du fantasme est extrêmement importante : comment chacun fantasme l'autre, quelle histoire elle ou il se raconte à l'intérieur de l'histoire. Cupidon est invisible quand il fait l'amour à Psyché. Alors on peut s'interroger : est-ce un fantasme de Psyché? Est-elle consentante? Est-ce un viol? À quel genre appartient ce rapport? Est-il purement magique? Le jeu de l'invisibilité pose cette question du consentement.

Quand des hommes se prennent pour des dieux et s'imaginent pouvoir légitimement kidnapper des femmes comme dans le conte, c'est catastrophique! Mais Cupidon n'est pas un homme, c'est un dieu – et on pourrait pousser la chose jusqu'à se dire qu'il est une création de Psyché.

Cupidon comme Vénus sont des figures très connues, Psyché un peu moins. Et il y a d'autres personnages autour : Zéphyr, le vent un peu charmeur un peu démon, le valet qui voudrait s'émanciper. Je m'amuse beaucoup avec les sœurs de Psyché, leur aigreur, leur jalousie quand elles découvrent qu'elle est amoureuse et vit dans le luxe. Comme dans les contes les objets parlent : le couteau refuse d'être un assassin et la lampe se réjouit de briller, de révéler. Vénus, ivre, débarque en Cadillac au « Palais sensuel » et fait un raffut de tous les diables quand elle comprend que Cupidon l'a trahie. Pour le punir, elle lui demande un loyer et l'oblige à faire des strip-teases pour ses copines...

Il y a aussi des figures beckettiennes qui surgissent de l'absurdité d'un monde qui défait ses liens à l'humanité. Psyché va rencontrer un groupe de résistants aux dieux – les dieux qui ont mis le monde sur disquette. Parmi eux : le Capitaine Lyre – empruntant sa folie au roi Lear –, Serpillère, un hackeur, les Fillettes-criminelles – des braqueurs de coffres-forts, un oracle en galère, des enfants à la recherche du Poisson-pêche. Ces insurgés voudraient récréer du rêve, de l'imaginaire, réinventer le réel, un foyer de sens, de pensée, d'amour.

« Et aujourd'hui ?
Une fois qu'on a cassé
les dieux, on devient
responsables...
Et qu'est-ce qu'on
fait de cette
responsabilité ? »

Comptes-tu utiliser la vidéo - le cinéma ou la prise d'images en direct - comme tu l'as fait dans les précédents spectacles ?

Non, il y a eu de la vidéo dans mes deux derniers spectacles - *Sombre Rivière* et *Je m'appelle Ismaël* - mais là j'ai décidé que ce ne sera pas le cas. Avec le confinement, on a assez vu d'écrans. Je veux remettre les acteurs au cœur du dispositif. Et je me laisse une carte d'improvisation : à chaque moment, je peux débouler sur le plateau et improviser. Je veux garder l'idée de l'instant, ce qui se passe « instamment », qui va arriver. L'espace de l'inventivité. Je peux tout à fait envisager de dire des poèmes au milieu des gens avant leur entrée en salle, ou même au bar ! Mais on verra...

Combien vois-tu de parties et que représentent-elles ?

Le conte d'Apulée se divise en trois : le monde des dieux, le monde terrestre et les souterrains des enfers. Même si je veux casser le conte - dans le sens Müllerien -, j'ai besoin de le remettre en jeu, pour voir aussi ses beautés, reconnaître dans son architecture et sa fantaisie ce qui subsiste et nous a charmés.

Dans *Cœur instamment dénudé* le monde des dieux prend feu assez rapidement, on bascule

dans une époque franchement contemporaine, voire futuriste ; le monde terrestre et l'enfer sont entremêlés.

Il s'agit de voir se construire petit à petit la liberté de Psyché. Elle traverse des épreuves, elle tombe dans le filet de la société du paraître. Elle est influençable et cède aux injonctions de ses sœurs. Elle fait des erreurs, bien sûr. Elle va chercher la lumière et voir le visage divin de Cupidon et, à partir de cette révélation, elle va être bannie et arriver en enfer sur terre : elle est exilée dans une cité de la misère, « le zoo », où sont déposés les largués qui ne savent ni lire ni écrire, ceux dont on pense qu'ils ne servent à rien, les femmes qu'on trouve trop vieilles, des toxicos et des dealers - ici, le dieu Pan, gardien de ce troupeau des réprouvés, vend de la drogue.

Qu'est-ce qui crée un « destin » ? La question de la « sélection » se pose évidemment. La pièce parle d'une société où des gens n'ont pas leur place, sont relégués en périphérie. Dans ce monde des enfers, il y a des caméras partout, des robots identifiants. Il y a aussi des secrets de la grande Histoire enfouis dans des caves, comme les massacres de Sétif et Guelma*... Psyché doit traverser les cris du monde.

* Perpétrés en Algérie le 8 mai 1945

Les enfers, c'est l'envers du décor de notre monde contemporain et de notre Histoire.

L'histoire de Psyché, c'est un parcours initiatique. Elle va affronter des épreuves pour trouver son propre chemin, se libérer du joug des dieux de toutes sortes.

Tous tes écrits parlent de la séparation entre les êtres : comment la combattre ? Dans *Cœur instamment dénudé*, il me semble que tu abordes très clairement le danger de la technologie qui surveille et isole, du monde virtuel... Est-ce le fait d'avoir écrit notamment dans la période d'isolement liée au Covid qui t'a rendu plus sensible à la présence des écrans ?

Dans *Je m'appelle Ismaël*, on abordait déjà la question de l'aliénation au monde virtuel, de l'absence de contacts entre les êtres... Il se trouve que c'est ce qu'on vit aujourd'hui, puissance mille avec le Covid.

Quand j'écris, ce qui m'intéresse, c'est l'inconnu, faire un effort pour aller au-delà du monde compris, du monde réel. Le théâtre m'intéresse dans ce qu'il peut avoir d'oraculaire et ce que j'écris va toujours au-delà de moi. Ce que j'appelle l'oraculaire, c'est voir comment ce qui est lointain voisine avec ce qui va se jouer dans un futur plus

ou moins proche. Dans *Au pied du mur sans porte* et *Rabah Robert*, il y a le « monstre » tapi dans la cave, celui des histoires passées, qui pressent, à la manière d'un sismographe, les attentats à venir ; dans *Rabah Robert*, il y un chapitre sur fond d'endettement économique qui se nomme... « Les virus ».

Dans ce temps de l'écriture, à l'écart, on peut sentir ou pressentir – sans être prophète – ce qui va advenir. L'écriture est aussi un espace où peut se réarticuler une parole sur l'amour, sur le rapport à l'autre.

Au départ, j'ai pensé au mythe de Psyché parce qu'il y a l'idée d'un monde où il est complexe de retrouver la pensée, un monde où il est difficile de démêler ce qui est « magique », artificiel, de ce qui est réel. Dans le conte d'Apulée, il est question de la puissance d'assujettissement des dieux sur les humains. Et ce qui est beau, c'est qu'on voit leurs ruses, leur mauvaise foi, leurs luttes internes et le poids qu'ils ont sur les minuscules humains qu'ils manipulent et pour qui ce qu'ils font reste un mystère. Et aujourd'hui ? Une fois qu'on a cassé les dieux, on devient responsables... Et qu'est-ce qu'on fait de cette responsabilité ?

Aujourd'hui, il y aurait en chacun des êtres connectés un petit dieu ou un héros. Sauf que

« J'ai une âme
enfantine mais la vie
m'oblige au combat
contre des choses. »

ce petit dieu est impuissant, isolé derrière des barreaux invisibles. Comment retrouver le goût de sortir, s'évader, se retrouver ? Il y a cette prison sans cage dans laquelle on a grandi, qui nous donne le sentiment d'être liés aux autres, au monde entier. On a beaucoup de mal à échapper à ces réseaux sociaux qui nous ont bouclés dans notre amour-propre, en nous donnant le sentiment que c'est ce que nous voulons.

Cupidon fonctionne un peu comme ça : il joue avec l'illusion, il prend délicieusement l'attention de Psyché, qu'il amène dans un royaume. Autour d'elle, tout est beau – pour que son esprit soit léger... Aujourd'hui, la publicité, la société de consommation, sont là pour capturer l'attention de nos synapses par des scintillements, pour qu'on ne puisse plus se défendre de quoi que ce soit, pour qu'on assiste à un spectacle sans y participer.

Dans *Cœur instantanément dénudé*, c'est la question de la société du spectacle qui est centrale. Celle d'un monde marchand qui enseigne ses lois de la beauté et ses lois de la frayeur, qui font que chacun est sans arrêt mis en compétition. C'est comme si la pensée – l'aller-retour entre conscient et inconscient – était complètement éclatée par des sollicitations multiples, comme si les nouvelles divinités qui sont les écrans, la publicité, etc., pouvaient paralyser, méduser notre psyché,

la refouler. Elle est vivante mais endormie quelque part. On l'a droguée pour ne pas qu'elle s'ennuie, on l'a mise devant des téléfilms et YouTube... Et cette psyché, on n'aurait plus vraiment accès à elle. Je me suis dit qu'il fallait «rappeler Psyché», la réveiller!

Et il fallait aussi rappeler Vénus, la déesse qui favorise l'amour mais préside aussi à ses carnages.

Peux-tu parler du travail d'écriture? Comme toujours, tu sembles t'être donné une très grande liberté en écrivant des vers, de la prose, des chansons. Il y a une multiplicité de formes et de rythmes, de francs accents de comédie comme des choses plus sombres...

Le théâtre me permet d'expérimenter ma liberté. Bien sûr, j'aime l'humour et je veux pouvoir offrir aux acteurs le bonheur de bouffées burlesques.

Dans *Cœur instamment dénudé*, j'ai beaucoup écrit en vers – non académiques. Dans cette liberté que tu évoques, il y a un travail de chaque mot, chaque son. Par exemple, il m'est arrivé d'écrire des passages entiers en vers mais de trouver après coup que c'était trop volontaire. Alors, je reprends le texte, pour redonner à l'inconscient une part agissante. Je passe par différentes phases. Je remarque que je reviens aux vers quand ma

douleur est trop grande. Les vers, ça me permet de mettre les voiles et partir loin. Et il y a toujours de la musique dans mes spectacles, du chant; j'ai besoin de beauté et de joie. Il y a quelque chose de vrai dans la musique et le chant qui unit les êtres humains, qui les ravive. On pourrait dire que je suis tiraillé entre Heiner Müller et Jacques Demy! J'ai une âme enfantine mais la vie m'oblige au combat contre des choses. Dans la pièce, le groupe d'activistes, Le capitaine Lyre et les Fillettes-criminelles, vivent dans un théâtre en ruines, mais le langage n'a pas perdu sa puissance – celle de dire et faire advenir des possibilités d'existence pour les humains.

La réalité est plus rude que le poème et le poème naît de cette douleur face à la réalité. C'est la confrontation entre les deux qui crée la faille qu'est le théâtre.

J'écris de la poésie pour essayer d'atteindre quelque chose qui est plus grand que nous. On provoque des flux, on est entraîné par des rythmes, surgit de la musique. On décoche des flèches et on ne sait pas jusqu'où elles vont nous amener.

Lazare

Entretien réalisé par Fanny Mentré,
collaboratrice littéraire et artistique au TNS,
le 6 mars 2021, réactualisé le 7 novembre 2021

Entretien avec Paul Fougère

Tu as rencontré Lazare – artiste associé au TNS – quand tu étais élève du Groupe 44 de l'École du TNS en section Jeu. Tu as alors travaillé avec lui sur la pièce *Passé – je ne sais où, qui revient*, que vous avez présenté en 2018 dans L'autre saison. Qu'est-ce qui t'a séduit, dans son écriture et dans sa façon de travailler ?

Ce qui m'a séduit, si on peut dire cela, c'est d'abord la façon dont s'exprime son geste d'écriture, et les raisons pour lesquelles il écrit. Écrire, c'est presque une question de vie ou de mort pour lui. C'est l'impression que j'avais quand je lisais seul ses textes pour préparer ma rencontre avec lui en 2018. J'avais l'impression qu'il écrivait pour dépasser quelque chose en lui qui aurait été indépassable sans ce geste d'écriture. Quelque chose qui aurait pu le tuer, ou lui faire perdre la raison. Quelque chose qui fait obstacle. Qui empêche. Lazare est quelqu'un d'extrêmement sensible, il est touché, déplacé, percuté par le monde qui l'entoure, de

manière très forte, et je sentais que l'écriture était sa manière à lui d'extérioriser ce déplacement, de se libérer de ces mains invisibles qui le retiennent, qui nous retiennent tous à certains moments. Tout artiste, tout être humain qui essaye de garder les yeux ouverts est capable de reconnaître cette chose dont je parle. C'est d'ailleurs ce que l'on voit dans *Passé – je ne sais où, qui revient* : l'histoire d'un jeune acteur qui n'arrive plus à travailler, à avancer, un jeune homme qui se retrouve tétanisé face à la cruauté du monde quand il apprend que son grand-père est mort assassiné lors d'une manifestation en Algérie, le 8 mai 1945 – il était une des victimes des massacres de Sétif et Guelma. C'est ce que vivait Lazare au moment où il a écrit cette pièce. Il écrit face au gouffre qu'il a devant lui. Puis, nous nous sommes rencontrés, et ça n'a pas été facile entre nous, au début. Je le comprends maintenant, car comme il me l'a souvent répété : « On se ressemble trop Paul ». Je me suis reconnu dans sa manière de vivre le monde. Et ce qui a vraiment conclu mon amour pour son travail, c'est son exigence. Avec lui, on est obligé de se donner au maximum à chaque instant, avec sa part d'obscurité mais aussi sa grande part de lumière, car lui-même se donne entièrement et avec sincérité. C'est une exigence que je veux pour mon travail et pour ma vie.

Selon toi, quelles qualités d'acteur/d'actrice faut-il pour jouer dans un spectacle de Lazare ?

Il faut être capable de plonger de tout son être dans l'écriture et dans le travail, être capable de se dépasser. C'est vraiment le théâtre de l'impossible. On essaye de faire apparaître des choses dans la réalité avec uniquement la puissance de notre imaginaire. Comme quand on est petit, ou même pas si petit d'ailleurs, et qu'on se persuade soi-même que si vraiment on le voulait, que si vraiment on y croyait, on pourrait déplacer les objets avec notre esprit. Il faut être capable d'avoir une foi réelle en la magie de l'imaginaire. Il faut aussi être très polyvalent. La plupart des personnes qui travaillent avec Lazare sont tous à la fois comédiens, mais aussi musiciens et chanteurs, parfois même danseurs et acrobates. Il faut être doué et rapide, précis et extrêmement flexible, être capable de reproduire presque à l'identique une réussite, être capable de s'adapter à toutes propositions de jeu, à toutes indications, même si celles-ci peuvent paraître irréalisables. Et parfois elles le sont, mais c'est bien d'essayer quand même. Et bien sûr il faut aimer réellement l'univers que propose Lazare, le monde dans lequel il nous emmène, car sans amour, on ne peut pas réaliser l'impossible.

« Il faut être capable de plonger de tout son être dans l'écriture et dans le travail, être capable de se dépasser. C'est vraiment le théâtre de l'impossible. »

Comment as-tu abordé le personnage de Cupidon que tu interprètes ?

Lorsque Lazare est venu au TNS la saison dernière pour travailler avec les actrices et acteurs du Groupe 46, il est venu avec une grande partie des textes qu'il y aurait dans la pièce. Moi, j'habite à Strasbourg et je savais qu'il ouvrirait le travail en fin de stage. À cette époque, je ne savais pas encore que Lazare me proposerait de travailler avec lui et son équipe, mais j'avais envie d'entendre ses textes et de voir comment les élèves allaient s'en sortir. C'est comme ça que j'ai entendu le texte de Cupidon pour la première fois et ce fut là mon premier pas vers lui sans que je le sache. Le lendemain, Lazare et Anne me proposaient de jouer dans *Cœur instamment dénudé*. Quelques temps après j'ai reçu des centaines et des centaines de pages de textes que j'ai lus avec le plus grand soin. Je me suis concentré dans un premier temps sur l'ensemble de la pièce, et pas uniquement sur ce que j'aurai à jouer. J'ai essayé de comprendre les tenants et les aboutissants de chaque scène, de chaque tableau. J'ai essayé de me construire une carte mentale de l'ensemble et de libérer mon imaginaire pour qu'il puisse rejoindre celui de Lazare. Ce qui n'est pas toujours facile, surtout quand l'auteur déborde d'imagination. Puis, dans

un second temps, j'ai focalisé mon attention sur Cupidon. J'ai essayé de ne rien lui imposer afin de ne pas le figer à une place dans mon esprit. J'essaye toujours d'éviter ça. Ce que je fais, c'est que je me mets dans un endroit tranquille, un endroit où je sais que je ne serai pas dérangé, ma chambre par exemple. Je prends le texte et je commence à le lire à voix feutrée, juste pour moi, tout près du cœur, et j'essaye de me laisser traverser par le texte, de laisser venir les images, de laisser les émotions naître là où elles naissent en premier et de ne pas m'inquiéter si par moments je ne suis pas traversé. C'est un peu comme si j'essayais de rentrer en méditation avec le texte. Il m'arrive de pleurer, il m'arrive de rire, il m'arrive aussi de m'endormir. Ça peut paraître facile comme ça de se laisser aller à la rêverie, mais en réalité, ça demande énormément d'énergie et de concentration. Je fais ça le plus souvent possible, et au fur et à mesure, je commence à savoir ce qui m'émeut à tous les coups, ce que mon cœur reconnaît le mieux, mais aussi ce qui est plus éloigné de moi, ce que je saisis avec moins d'évidence. Le travail consiste ensuite à développer ce qui me touche, et à essayer d'ouvrir les portes qui sont restées fermées. Le but étant de réduire au maximum l'écart qui existe entre moi et le personnage. Pour ce qui est du travail préparatoire, il me reste ensuite

« C'est comme
au cirque, tout le
monde est présent
et prêt à parer
le voltigeur en cas
de chute. »

à apprendre le texte. Ça peut prendre un certain temps, mais mieux j'ai travaillé en amont, plus c'est facile. C'est aussi là que je me rends compte de la qualité de mon travail. C'est assez simple : si j'apprends facilement et rapidement, c'est que j'ai compris la logique du texte, c'est que j'ai les images et les émotions liées aux images, et si ça a plus de mal à rentrer, c'est qu'il me reste encore des choses à comprendre. Alors je le fais pendant l'apprentissage. Les spectateurs ont tendance à penser que l'apprentissage est le plus gros du travail pour un comédien, mais c'est faux. Après ce travail de préparation qui prend déjà plusieurs mois en solitaire, il y a le travail de répétition, de création. Celui-ci est trop complexe pour être raconté en si peu de lignes.

Lazare travaille régulièrement avec les mêmes personnes. Comment as-tu vécu la rencontre avec l'équipe ? Parlerais-tu d'un « esprit de troupe » ?

Je suis arrivé dans un monde qui ne m'était pas totalement inconnu, mais je ne savais pas réellement comment fonctionnait le travail à l'intérieur de la compagnie. L'équipe qui entoure Lazare depuis plusieurs années est très fidèle. Ils apportent leur aide à tous points de vue, que ce soit pour les questions de production, de montage,

de planning, ou pour retranscrire les textes dictés par Lazare en improvisation. Chacun est important et chacun invente à son endroit. Lazare donne énormément d'indications. Quand on travaille une scène, on y reste tant qu'il n'a pas entrevu ce qu'il voulait voir. Ça peut donc durer très longtemps et c'est bien, ça nous permet de creuser en direct. Une fois qu'une scène a été vue et qu'on a trouvé quelque chose qui nous intéresse, il ne faut pas le perdre, sachant qu'on ne reviendra pas dessus avant un bon moment. C'est pourquoi nous devons retravailler entre nous pour répéter les gestes, revoir les parcours, clarifier les actions, afin de pouvoir retrouver la scène lorsqu'on y reviendra. Le travail de la musique est très présent dans les pièces de Lazare. On travaille les morceaux ensemble (même si certains d'entre nous sont évidemment plus aptes à créer de la musique), et Lazare valide ou non les propositions, apporte des modifications au texte si nécessaire, précise son désir si besoin est. Il me semble qu'on peut en effet parler d'un « esprit de troupe », voire même d'un « esprit de famille ». Au moment où j'écris, nous venons de terminer notre première session de travail qui s'est déroulée pendant un mois à La Fonderie au Mans. C'est un lieu très particulier. Toute l'équipe habite à l'intérieur du théâtre, il y a des chambres et une cuisine à l'étage, et nous

partageons les repas du midi et du soir ensemble tous les jours. On se soutient quand les choses deviennent plus difficiles. Le travail va parfois très vite, Lazare peut donner beaucoup d'indications, peut changer le texte en direct, peut improviser un nouveau texte au milieu de la journée, et il y a toujours quelqu'un pour enregistrer les moments importants, les mélodies trouvées en direct, pour retranscrire les ajouts, pour noter les indications de jeu lorsque c'est impossible pour la personne qui est au plateau. C'est comme au cirque, tout le monde est présent et prêt à parer le voltigeur en cas de chute. J'ai été très bien accueilli dans la famille, et je suis fier d'en faire partie.

















Cœur instamment dénudé

11 | 22 janv

Salle Gignoux

CRÉATION AU TNS

Texte et mise en scène

Lazare

Avec

Anne Baudoux – Le chat, une sœur de Psyché, Robot à vendre, la lampe, le chien Dollars, le Penaud, l'enfant somnambule, la Toque, Lyre, un banquier...

Ava Baya – Une sœur de Psyché, Cupidon sexy, l'oreiller de Psyché, double de Psyché, Madame catastrophe, une copine de Vénus, Serpillère – Marine Rose, la pompom-girl, la tour qui parle, Diogène, Danton...

Laurie Bellanca – Vénus, une sœur de Psyché, une pâquerette-perroquet, Robot-Maman, Bonheur des descendants, une enfant, un banquier...

Ella Benoit – Psyché, une copine de Vénus...

Paul Fougère – Cupidon, le grand-père de Psyché, un garçon du lac, une sœur de Psyché, le Sucre, un enfant, Fillette Criminelle, un banquier, le Nocher...

Louis Jeffroy – Musicien, le vent Zéphyr, une sœur de Psyché...

Loïc Le Roux – Un prétendant, l'oracle, une sœur de Psyché, le couteau, Pan, Gros-bonheur, un enfant, un banquier, Chien de l'enfer...

Veronika Soboljevski – Musicienne, une sœur de Psyché, l'Inquiétude, une enfant...

et le musicien

Jonathan Reig

Collaboration artistique

Anne Baudoux

**Assistanat général
et conseil chorégraphique**

Marion Faure

Assistanat musical

Laurie Bellanca

Musique

Vita Nova

coordonnée par

Laurie Bellanca

Veronika Soboljevski

Création son

Jonathan Reig

Lumière

Kelig Le Bars

Scénographie

Olivier Brichet

Costumes

Virginie Gervaise

Avec la participation des musicien-ne-s amateur-ric-e-s de l'Orchestre d'Harmonie des Jeunes de Strasbourg Salomé Appourchaux, Romain Bicard, Tristan Dalmazir, Elia Desoutter, Julien Ensminger, Clara Fruchard, Noémie Huber, Hélène Kormann, Augustin Kriegel, Soliane Labidi, Carmen Lazaro Sanchez, Nicolas Loubaki, Xavier Marchand, Théo Marion, Maxime Maurer, Chloé Messerlin, Hélène Rigollet, Rémi Schilling, Nicolas Sueur

Lazare est artiste associé au TNS.

Le décor et une partie des costumes sont réalisés par les ateliers du TNS.

Équipe technique de la compagnie : Régie générale Bruno Bléger

Équipe technique du TNS : Régie générale Arnaud Godest | Régie plateau Fabrice Henches | Machiniste-cinquier Daniel Masson | Régie lumière Alexandre Rätz Électricien Yoan Weintraub | Régie son Maxime Daumas | Régie HF Sébastien Hoerth Habilleuse Mandy Cadillon | Lingère Anne Richert

Production Théâtre National de Strasbourg, Vita Nova

Coproduction MC93 – Maison de la Culture de Seine-Saint-Denis à Bobigny, Maison de la Culture d'Amiens – Pôle européen de création et de production, Théâtre National de Bretagne – Centre Européen Théâtral et Chorégraphique, Théâtre des 13 vents – Centre dramatique national Montpellier, Le Grand T – Théâtre de Loire-Atlantique, Comédie de Caen – Centre dramatique national de Normandie

Avec le soutien du Fonds SACD Musique de Scène, de la Chartreuse de Villeneuve lez Avignon - Centre national des écritures du spectacle, de la Fonderie-Le Mans

Avec le soutien de la MC93 – Maison de la Culture de Seine-Saint-Denis à Bobigny et du Théâtre National de Bretagne pour le prêt de costumes

Avec la participation artistique du Jeune théâtre national

Vita Nova est conventionnée par la Direction Régionale des Affaires Culturelles d'Île-de-France

Production et administration Olivia Bussy, Patricia Moreno – Les 2 Bureaux

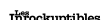
Création le 11 janvier 2022 au Théâtre National de Strasbourg

Tournée Bobigny, MC93 Maison de la Culture de Seine-Saint-Denis à Bobigny, du 23 fév au 3 mars 2022 | Nantes, Le Grand T - Théâtre de Loire-Atlantique, du 9 au 11 mars 2022

Théâtre National de Strasbourg | 1 avenue de la Marseillaise | CS 40184
67005 Strasbourg cedex | tns.fr | 03 88 24 88 00

Directeur de la publication : Stanislas Nordey | Entretien et propos recueillis : Fanny Mentré
Réalisation du programme : Cédric Baudu, Suzy Boulmedais et Chantal Regairaz
Graphisme : Antoine van Waesberge | Photographies : Jean-Louis Fernandez

Licence N° : L-R-21-012171 | Imprimé par Ott Imprimeurs, Wasselonne, janvier 2022



TRANSFUGE

la terrasse

L'OEIL D'OLIVIER

scèneweb.fr



Partagez vos émotions et réflexions
sur *Cœur instamment dénudé* sur les réseaux sociaux :

#CoeurInstammentDénudé

spectacles à venir

BIFACE

Expériences au sujet de la Conquête du Mexique 1519-1521

Bruno Meyssat

26 janv | 3 fév

Salle Gignoux

Le Dragon

Evgueni Schwartz | Thomas Jolly *

31 janv | 8 fév

Salle Koltès

Après Jean-Luc Godard

Je me laisse envahir par le Vietnam

Eddy D'aranjo *

22 fév | 2 mars

Salle Gignoux

prochainement dans l'autre saison

Rencontre avec Marie NDiaye *

Sam 26 fév | 14 h 30 | Salle Koltès

* Artistes associé·e·s au TNS

TNS Théâtre National de Strasbourg
03 88 24 88 00 | tns.fr | #tns2122